PRIX D'INTERPRÉTATION
FABRICE LUCHINI

GAUMONT PRÉSENTE

PRIX DU MEILLEUR
SCÉNARIO

72
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2015
Venezia 72
Concorso

FABRICE LUCHINI SIDSE BABETT KNUDSEN

L'HERMINE

UN FILM DE **CHRISTIAN VINCENT**

Gaumont PRÉSENTE

FABRICE LUCHINI SIDSE BABETT KNUDSEN

L'HERMINE

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR **CHRISTIAN VINCENT**

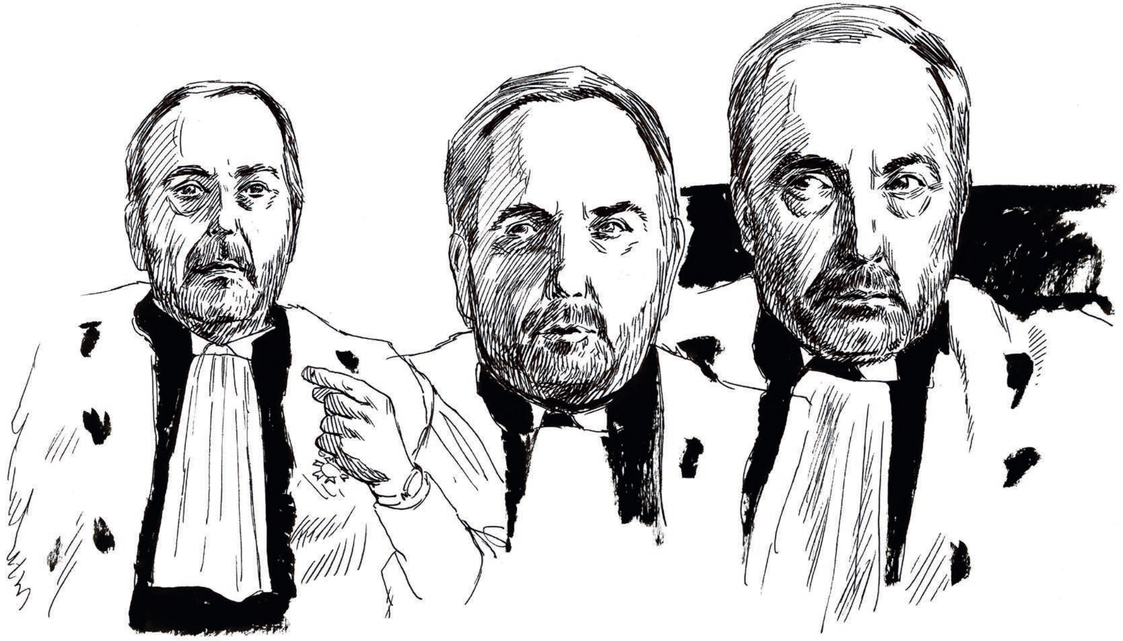
Retrouvez toute notre actualité Gaumont sur notre site presse :
WWW.GAUMONTPRESSE.FR

SORTIE LE 18 NOVEMBRE 2015

Durée du film : 1h38

Distribution / Gaumont :
Quentin Becker / Carole Dourlent
30 av Charles de Gaulle – 92200 Neuilly/Seine
Tél. : 01.46.43.23.06 / 23.14
qbecker@gaumont.fr / cdourlent@gaumont.fr

Relations Presse : Dominique Segall Communication
Dominique Segall
Avec Matthias Lasserre et Antoine Dordet
8 rue de Marignan – 75008 Paris
Tél. : 01.45.63.73.04
contact@dominiquesegall.com



SYNOPSIS

Michel Racine est un Président de Cour d'Assises redouté. Aussi dur avec lui qu'avec les autres, on l'appelle « le Président à deux chiffres ». Avec lui, on en prend toujours pour plus de dix ans. Tout bascule le jour où Racine retrouve Ditte Lorensen-Coteret. Elle fait partie du jury qui va devoir juger un homme accusé d'homicide. Six ans auparavant, Racine a aimé cette femme. Presque en secret. Peut-être la seule femme qu'il ait jamais aimée.

ENTRETIEN AVEC **CHRISTIAN VINCENT**

SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR

Comment est né le projet de L'HERMINE ?

Christian Vincent : D'une envie partagée par mon producteur Matthieu Tarot et moi, de retrouver Fabrice Luchini 25 ans après LA DISCRETE. Restait à trouver un personnage et une histoire. En discutant avec Matthieu – un passionné du monde judiciaire – nous avons imaginé Fabrice en Président de Cour d'Assises. Je pensais qu'il porterait assez bien la robe rouge et le col d'hermine. Comme je ne connaissais rien à l'univers de la justice, j'ai commencé par assister à un procès d'assises. Là, je découvre qu'une salle d'audience, c'est un peu un théâtre, avec son public, ses acteurs, sa dramaturgie et ses coulisses. C'est un ordre réglé qui ne demande qu'à être bousculé. Mais c'est avant tout un lieu de parole, fondé essentiellement sur l'oralité des débats. Un lieu où certains maîtrisent le langage, là ou d'autres, parfois, ne comprennent même pas les questions qu'on leur pose. Il y a tout dans un procès d'assises. Il y a de la détresse humaine, des envolées lyriques, des moments d'ennui, des plongées dans l'intime, des camps qui s'affrontent, des gens qui mentent, des vérités qui s'opposent et beaucoup de questions qui restent sans réponse. Au bout de l'audience, parfois, il arrive que la vérité triomphe. Mais pas toujours. Le plus souvent, on ne sait pas.

Par quel biais avez-vous abordé l'écriture du scénario ?

C. V. : J'ai commencé en me rendant au tribunal de Bobigny. Quatre jeunes hommes étaient accusés de viol en réunion dans un local poubelle. Malgré le huis clos, avec l'accord des parties, j'ai pu assister au procès « côté cour », comme n'importe quel élève magistrat. A chaque suspension de séance, j'accompagnais le Président, Olivier Leurent, ses deux juges assesseurs, sa greffière et les neuf jurés dans ce que l'on peut appeler les coulisses.

J'ai vu les jurés poser des questions aux magistrats, faire connaissance les uns avec les autres, parler entre eux de ce qu'ils avaient entendu. J'ai vu des magistrats attentifs à leurs demandes, répondant à chacune de leurs questions, tout cela pendant cinq jours... Et puis j'ai immédiatement renouvelé l'expérience, à la Cour d'Assises de Paris cette fois-ci. Un jeune homme était accusé d'avoir égorgé son amant. A partir de là, je pouvais commencer à écrire. J'avais les éléments qui me permettaient de le faire. Pour que le film soit juste, il fallait que la partie documentaire le soit.

Restait l'histoire...

C. V. : L'histoire est venue simplement, naturellement, de la personnalité du magistrat. J'imaginais un Président de Cour d'Assises proche de la retraite. Un homme respecté et craint au Palais de Justice, mais méprisé et ignoré à son domicile. Chez lui, à l'exception de son chien, on lui témoigne assez peu d'égards, alors qu'au tribunal on lui donne du Monsieur le Président. J'imaginais donc un homme amer, peu enclin à la jouissance. Un homme qui, une seule fois dans sa vie, était tombé amoureux d'une femme. C'était cinq ou six ans auparavant. Un accident l'avait plongé dans le coma. En se réveillant, un visage de femme était penché sur lui. Ça avait été une illumination. Or, voici que cette femme réapparaît dans sa vie. Elle est jurée d'un procès dont il va diriger les débats. Il va devoir vivre à ses côtés pendant quelques jours... L'histoire était trouvée.

Comment avez-vous construit le personnage de Ditte ?

C. V. : En opposition au personnage de Racine. Racine, c'est la nuit, c'est la part sombre de chacun d'entre nous, alors que Ditte, c'est la lumière. Racine punit quand Ditte ramène à la vie. En écrivant ce personnage, j'avais un personnage de film en tête, celui de Christine – interprété par Nora Gregor – dans LA RÈGLE DU JEU de Jean Renoir. Un aviateur tombe éperdument amoureux d'elle parce qu'elle a simplement été aimable avec lui. « Alors en France, on n'a pas le droit d'être simplement aimable avec un homme ? » demande-t-elle à Octave, interprété par Jean Renoir. « Non, on n'a pas le droit. » Répond-t-il. « Alors j'ai tous les torts. » conclut-elle.

Pourquoi avoir choisi Sidse Babett Knudsen pour interpréter le rôle de Ditte ?

C. V. : Pendant que j'écrivais le scénario, je n'avais aucune idée de l'actrice à qui je pourrais confier le rôle. Des noms tournaient dans ma tête, mais aucun ne me convainquait. De qui Michel Racine – Fabrice Luchini – aurait-il pu tomber amoureux quelques années auparavant ? Je séchais. Je ne voyais personne. A l'époque, Arte diffusait la saison 3 de BORGEN et je ne manquais aucun des épisodes. J'adorais l'actrice. Je la trouvais à la fois sexy et virile. Elle me faisait penser aux héroïnes des films de John Ford. Et puis un jour de désœuvrement, je « tape » son nom sur Google. Un lien me renvoie à un entretien qu'elle donne à Arte. Je découvre alors qu'elle parle couramment français. Dans la minute, j'appelle mon producteur pour lui dire que j'ai trouvé l'actrice.

25 ans après LA DISCRÈTE, comment se sont déroulées les retrouvailles avec Fabrice Luchini...

C. V. : Fabrice savait que j'écrivais en pensant à lui. Une fois que Matthieu Tarot et moi avons estimé qu'on pouvait lui faire lire quelque chose, j'ai pris rendez-vous avec lui. Je me suis rendu dans son appartement du XVIII arrondissement de Paris. J'ai fait la connaissance de Shiba, sa petite chienne de 2 ans. Nous avons bu un café dans sa cuisine. Je me souviens que la discussion a tourné autour du marché de l'immobilier, des taux de crédit en vigueur et du quartier dans lequel il vit et qu'il n'a jamais quitté. Avant de partir, je lui ai remis le scénario de L'HERMINE. Le lendemain, il appelait en disant qu'il faisait le film.

Il incarne son rôle de magistrat avec sobriété. L'avez-vous dirigé dans ce sens ?

C. V. : Ça n'était pas nécessaire. Fabrice est un acteur aux antipodes de la méthode « actor's studio » et de toutes les techniques qui prônent l'introspection, la recherche psychologique ou l'identification. Néanmoins, avant que nous ne commencions à tourner, il a voulu rencontrer le Président de Cour d'Assises qui m'avait accueilli à deux reprises. Un jour, il est donc venu au Palais de Justice de Paris pour assister à une demi-journée de procès. Il a vu la sobriété avec laquelle

le Président dirigeait son procès. Pas un mot plus haut que l'autre. Au bout d'une heure, il avait compris.

Comment s'est déroulé le tournage entre Fabrice et Sidse…

C. V. : D'une manière atrocement normale, c'est à dire terriblement professionnelle. Ils venaient d'univers complètement différents. Et cela a aidé à leur entente, à leur complicité. Sidse n'avait jamais tourné en France. Elle observait notre manière de travailler avec étonnement, notre rythme de travail, nos pauses déjeuner, notre décontraction, notre apparente improvisation… Tout cela la décontenançait et l'amusait à la fois.

Qu'attendez-vous de vos comédiens ?

C. V. : Je suis comme tout le monde. J'attends qu'ils arrivent à l'heure et qu'ils connaissent leur texte. (rires) J'écris toujours mes dialogues avec beaucoup de points de suspension… Parfois même, je ne termine pas mes phrases. En vérité, j'attends qu'ils me surprennent et j'essaie de réunir autour d'eux, les conditions de cette attente. La direction d'acteur, c'est un subtil mélange entre deux sentiments contradictoires. Il faut rassurer et déstabiliser à la fois.

Autour d'eux on trouve des seconds rôles au jeu très réaliste. Comment les avez-vous choisis ?

C. V. : J'ai un truc… Moi qui dans la vie ne suis pas du tout physionomiste - limite agnosique - je choisis les acteurs sur leur physique. Je veux dire par là que je choisis systématiquement des acteurs ou des actrices qui ne se ressemblent pas. Ma hantise, c'est que l'on confonde un personnage avec un autre. Après ça, je choisis des gens normaux, ou si vous préférez, des acteurs qui ne font pas acteur. A tel point que quand je me promène dans la rue, que je sois en préparation d'un film ou pas, je croise toujours quantité de gens qui me donnent envie de les faire tourner…

Comment travaille-t-on les scènes qui confrontent un comédien confirmé à un amateur ?

C. V. : Je travaille avec les non professionnels comme avec les enfants. Dix minutes avant de tourner, je leur donne des indications sur leur personnage, le contenu de la scène, ce qu'ils devront dire. Mais sans leur donner de texte à apprendre. Rien de pire que la récitation. Parfois le jeu est maladroit. Mais généralement on est récompensé.

Pourquoi avoir tourné les extérieurs dans le Nord ?

C. V. : C'est plus fort que moi. Je reviens toujours dans le Nord. Je m'y sens bien. Je ne sais pas exactement à quoi cela tient. A un goût pour une certaine forme de mélancolie, peut-être… Et en même temps, dans le Nord, il y a une vraie drôlerie, une vraie gaieté qui n'a rien à voir avec l'affreuse bonhomie des gens du Sud.

Que représente ce film pour vous ?

C. V. : Il y a encore assez peu de temps, quand on me demandait pourquoi je faisais des films, je répondais que c'était le métier qui m'offrait le meilleur emploi du temps possible… L'alternance entre les périodes d'écriture solitaire, l'excitation des tournages pendant lesquels il faut entraîner derrière soi une armée de collaborateurs, la remise en cause personnelle du montage… Des moments de doute, des moments d'euphorie. Aujourd'hui, quand on me demande pourquoi je filme, je réponds que c'est pour filmer mon pays, et cela dans la diversité des ses territoires, de ses langues et de ses cultures. Si j'ai décidé de tourner dans un Palais de Justice, c'est pour cette raison là. Un procès d'assises, c'est un des rares endroits de la société où toutes les paroles se croisent, où toutes les cultures cohabitent et où toutes les classes sociales se frottent. Le contraire de l'entre soi. ■

ENTRETIEN AVEC **FABRICE LUCHINI**

Comment avez-vous réagi en apprenant que le festival de Venise vous décernait le prix du meilleur acteur ?

Je n'y croyais pas. Le jury était composé de cinéastes pointus et internationaux. Je mesure le privilège d'avoir été choisi par mes pairs. Par ailleurs mon père était italien, ce qui donne à cette récompense un écho particulier. En revanche, et même si je ne boude pas mon plaisir bien sûr, pour moi, la véritable récompense reste lorsque le public vient voir les films.

Qu'est-ce qui vous a plu chez Michel Racine, le personnage que vous interprétez ?

Qu'il soit désagréable ! On le surnomme le magistrat à deux chiffes parce qu'il ne condamne jamais à moins de dix ans. J'aime les personnages qui ne suscitent a priori pas la compassion, qui ne sont pas dans le compassionnel mécanique. On vit une époque de compassion globale. Tout le monde est censé être merveilleux, sympa... Ceci étant dit, mon personnage est un bon Président de Cour d'Assises. Méchant, mais bon dans son travail. Il incarne l'autorité mais ne cherche jamais à influencer le jury. Et puis il y a l'histoire d'amour, une histoire atypique ! Racine était tombé amoureux d'une anesthésiste qu'il retrouve par hasard dans le jury. Cette femme va l'illuminer, l'élever.

Qu'avez-vous de commun avec ce magistrat ?

Mon personnage est un grand romantique. Je pourrais dire ce qu'il dit. Mais de manière générale, je ne me reconnais pas dans les personnages que je joue, même si j'y mets des choses de moi. En réalité je me fie à ce que le metteur en scène souhaite, sans parfois tout comprendre, et j'essaie de le satisfaire au mieux.

Comment vous êtes-vous préparé ?

Je n'ai pas assisté à des tas de procès, je ne suis allé en voir qu'un, présidé par Olivier Leurent. Il m'a dit : Notre métier est d'écouter, comprendre et trancher. En observant ce grand Président de Cour d'Assises, j'ai remarqué qu'il s'adressait à l'accusé et aux témoins avec simplicité, qu'il cherchait à favoriser la confidence, la confiance.

Sur quels critères avez-vous choisi d'accepter ce projet ?

C'est un peu arrogant de dire qu'on a des critères… Pour L'HERMINE, c'est le scénario qui m'a convaincu. Je suis sensible à l'écriture, à la structure, aux mots. Il était très bien écrit, et j'ai trouvé le parti pris intéressant. Parce qu'un film sur un procès peut facilement être rasoir ! Mais Christian Vincent a réussi à faire en sorte que l'humain prenne le pas sur le tragique. Le film est à la fois comique et passionnant sur la nature humaine. Il y a des jurés qui sont l'incarnation de la démocratie participative et qui pourraient être n'importe lesquels d'entre nous. Et puis il y a le ou les accusés et ce qu'il y a d'intéressant chez eux c'est qu'on peut aussi s'y reconnaître. Evidemment, on n'a jamais mis de môme dans un placard, mais peut-être qu'excédé, on aurait pu. Il ne s'agit pas de pardonner ou d'excuser mais il ne faut pas pour autant se sentir trop éloigné des criminels car on appartient tous à cette humanité capable du pire. Enfin, le choix de ma partenaire, Sidse, que je trouvais remarquable dans Borgen a compté. J'aime bien l'idée de tourner avec des gens d'une autre culture.

Quel type d'actrice est Sidse Babett Knudsen ?

Une fabuleuse actrice ! Dans sa culture nordique, et contrairement à nous, les latins, on est beaucoup plus direct. Lors de la première lecture, elle se posait des questions, cherchait des points d'appui, une certaine logique. Alors qu'elle parle remarquablement bien le français, comme ce n'est pas sa langue natale, j'ai, de temps en temps, joué les interprètes pour mettre ses doutes en mots car j'aime être « le traducteur », le « passeur ». J'espère avoir été bénéfique.

Vous n'avez pas tourné avec Christian Vincent depuis 25 ans. Comment se sont passées les retrouvailles sur le plateau ?

J'ai retrouvé l'atmosphère du Café de la mairie de LA DISCRÈTE, la façon qu'a Christian de capter les histoires d'amour. Il a un sens aigu de l'érotisation du rencart dans un café, dans cette tradition marivaudienne qu'on retrouve aussi chez Rohmer. Et moi je suis dans mon élément ! Mais depuis LA DISCRÈTE, Christian a élargi son spectre. Il veut filmer ses contemporains à la manière d'un Ken Loach. Et il y parvient très bien.

Racontez-nous le tournage de la première scène avec Sidse…

Christian a tout chamboulé une minute avant de dire moteur. Il trouvait qu'on était trop près du texte. Je me suis dit : *Merde, je me suis fait chier à l'apprendre !* Pourtant il n'y a rien de théorique ou d'intellectuel dans le métier d'acteur. Quand tu entends : *Moteur*, c'est concret. Il y a une femme, un homme, il faut jouer. Ca dépasse le langage, on se comprend comme des animaux.

La plupart des témoins du procès sont des comédiens amateurs. Qu'y a-t-il de spécifique dans leur jeu ?

L'innocence. Nous les acteurs, on essaie d'atteindre sciemment ce qu'eux obtiennent sans le savoir. Etre comédien c'est essayer de déjouer, gommer, ne pas fabriquer. Le cinéma ne vient pas vérifier ta technique mais ton âme. C'est une IRM de ton être intérieur. Tu peux toujours frimer, la caméra filmera ce que tu es. Comme disait Jouvet : Dis-moi ce que tu joues, je te dirai qui tu es. Tu peux être bouleversant dans un film et très mauvais dans celui d'après, parce qu'on t'a donné le mauvais rôle. Car bien distribué égal bien joué. Il y a des comédiens qui revendiquent être dans la composition et d'autres qui osent se poser la question : *Est-ce que je ne joue pas toujours le même rôle ?*

Dans quelle catégorie d'acteurs vous situez-vous ?

Je fais très peu de choses. Mais je me réjouis de mes limites. J'ai appris ça d'Eric Rohmer. Je ne pourrais pas jouer un camionneur. Un assassin peut-être... Mais en tout cas pas un beau mec qui rend dingues les femmes en entrant dans un café ! Ma position est simple : ne me demandez pas de composer. En revanche on peut me demander de me déplacer. Au théâtre, je peux passer de Molière à Labiche. Si je voulais frimer et faire une phrase, je dirais qu'un comédien joue toujours le même film.
J'ai besoin d'alterner avec le théâtre, mais à partir du moment où je fais du cinéma, je suis dans l'humilité, l'absence d'intervention. Avant j'avais ce défaut : *J'veux la refaire*. Plus maintenant. A mes débuts, une réalisatrice avait écrit dans Les Cahiers du Cinéma que je produisais un déficit de narration parce que j'avais trop de personnalité. C'était peut être vrai il y a trente ans, mais aujourd'hui non. Je ne joue pas de saillie par exemple.

D'ailleurs dans le rôle d'un Président de Cour d'Assises, on aurait pu s'attendre...

A un numéro... Oui, mais c'est toujours plus payant de suggérer que de démontrer. Et puis j'ai été dirigé comme cela. Je suis parfois tatillon, mesquin, mais sur un plateau, je fais ce qu'on me dit. Je suis dans l'obéissance. Je me fous d'être mal habillé ou d'avoir une gueule de con, alors que je suis plutôt coquet dans la vie.

Quels sont vos moments de plaisir sur un tournage ?

Les phases d'attente, le fait de vivre des moments *déréalisants*, comme les appelle Isabelle Huppert, des moments où les problèmes du réel disparaissent. Ce tournage a été l'occasion pour moi de découvrir pendant presque deux mois une ville sublime, un lieu d'histoire : Saint-Omer et la chaleur non légendaire mais bien réelle des gens du Nord.

Que pensez-vous que ce film puisse susciter comme émotion ?

C'est le public qui le dira. Mais je sens quand un film accroche et celui-ci ne laisse pas indifférent. Car au milieu des difficultés, de cette sombre affaire d'homicide, de ce couple désuni, dans un état pitoyable, il y a une rencontre amoureuse... Un projet.

Aujourd'hui vos retrouvailles avec Christian Vincent sont saluées par deux prix à Venise (meilleur scénario, meilleur acteur). Hier, LA DISCRÈTE vous offrait votre premier succès public...

Christian Vincent et moi avons vécu un moment assez miraculeux il y a 25 ans. Dans les cours d'école, les ados reprenaient des répliques du film : *T'as vu la fille ? Elle est immonde*. Rohmer m'avait déjà aidé. Mais LA DISCRÈTE, c'était comme un Rohmer grand public. Avant, pendant 15 ans, ça ne marchait pas pour moi. J'étais grandiloquent pour certains, hystériques pour d'autres. On me trouvait trop efféminé. Avec LA DISCRÈTE, les défauts qu'on me reprochait sont tout-à-coup devenus des qualités. Ce film a changé ma vie. ■

ENTRETIEN AVEC **SIDSE BABETT KNUDSEN**

Qui est Ditte, le personnage que vous interprétez ?

Une femme bien dans sa peau. Elle vit seule avec sa fille adolescente. Leur relation fonctionne bien, sa vie est complète. A l'occasion d'un procès, elle retrouve une ancienne connaissance : le Président de Cour d'Assises joué par Fabrice Luchini. Autour de lui gravitent des témoins, et le jury dont Ditte fait partie. C'est une femme un peu effacée mais réceptive et curieuse de ce qui se passe dans le tribunal. Au milieu de cette histoire qui pourrait être sombre, j'incarne une sorte de soleil en chair et en os !

Les spectateurs d'Arte vous connaissent grâce à BORGEN, la série danoise dans laquelle vous tenez le rôle principal. Mais c'est la première fois que vous tournez en France. Qu'est-ce qui vous a convaincu d'accepter le rôle ?

Christian Vincent est venu me voir à Copenhague avec son producteur Matthieu Tarot, une vraie boule d'énergie. Je n'avais pas encore donné ma réponse, mais ils m'ont dit : *Ah... On est content que vous ayez dit oui* (rires). Leur dynamisme m'a séduite. Le scénario aussi. Je trouvais l'histoire sentimentale originale. Entre Ditte et le magistrat, il y a comme un malentendu. Leur première rencontre était une histoire d'amour pour lui, mais pas pour elle. Et le rôle m'a plu. Il est positif. C'est agréable de jouer un personnage plein, qui n'est pas dans le besoin ou la quête de quelque chose. C'est la première fois qu'on me propose un tel rôle.

Racontez-nous votre première rencontre avec Fabrice Luchini ?

J'ai assisté à son spectacle. La langue de Céline, c'est compliqué pour moi. Je n'ai pas tout compris mais j'ai été impressionnée par l'énergie de Fabrice. Il me donnait l'impression d'être comme une voiture dont on changerait tout le temps les vitesses ! Lorsqu'on s'est vu le lendemain, il m'a accueillie en disant : *Mais vous êtes une énorme star !* (rires)

Comment vous êtes-vous préparée ?

J'ai vu LA RÈGLE DU JEU, le film de Renoir dont Christian s'est inspiré pour mon rôle. D'habitude, je travaille beaucoup mes personnages. Là, j'avais du mal à le situer. Ditte est la projection du désir du magistrat. J'avais peur de n'être qu'une sorte de fantasme. J'en ai parlé avec Christian qui m'a assuré qu'il voulait que j'incarne une femme bien réelle.

Comment s'est déroulée la collaboration avec Fabrice Luchini ?

On s'est très bien entendu. Je le respecte énormément. C'est un acteur qui prend ses responsabilités vis-à-vis de son personnage, de l'histoire, mais aussi de l'ambiance. Sur le plateau il ne peut pas s'empêcher de divertir. Dès que l'énergie retombe, il provoque et réveille l'assistance. Il est vraiment drôle. Ce qui a été également agréable, c'est que je me suis sentie comprise par lui. Ce qui n'est pas évident. Car je comprends assez bien le français mais je ne m'exprime pas toujours bien. Mon vocabulaire est pauvre mais Fabrice a tout saisi, même mon humour !

Quel type de metteur en scène est Christian Vincent ?

Ce n'est pas un control freak. Avec les acteurs professionnels, il était confiant et nous laissait faire. Mais j'ai été particulièrement impressionnée par son travail avec les comédiens amateurs. Avec son calme, il a su leur donner confiance. Il faisait en sorte de les mettre bien en place, pour qu'on ait le sentiment que le texte venait d'eux. Parmi eux, il y avait cette femme qui joue le rôle de la mère adoptive d'un des témoins. Elle était si émouvante qu'on l'a tous applaudie à la fin de sa scène.

Vous êtes danoise. Où avez-vous appris à parler français ?

A Paris. A 18 ans, je suis arrivée comme fille au pair pour un an. Je suis restée cinq ans et demi. J'avais déjà envie d'être actrice, alors j'ai pris des cours de théâtre. C'est grâce aux cours que j'ai appris la langue. Ce furent des années très formatrices. Au Danemark, la formation des acteurs est basée sur la psychologie. En France, elle est plus physique et rigoureuse. Pour une répétition, j'arrive toujours en avance afin d'échauffer mon corps et ma voix. Au Danemark, ça ne se fait pas. En France, on est aussi éduqué à prendre conscience du spectateur. Il paye, alors il faut lui donner quelque chose en retour. C'est aussi ici que j'ai appris qu'être acteur n'est pas un métier, mais un luxe, qu'il faut prendre des initiatives et ne pas se contenter d'attendre un rôle. Une fois de retour au Danemark, j'étais l'étrangère parce que j'avais un petit accent français, mais aussi une autre façon de travailler.

Qu'y a-t-il de différent sur un tournage en France ?

Le déjeuner : on mange bien et on peut boire du vin. Au Danemark, c'est interdit. En France on déjeune assis. Aux Etats-Unis c'est le *flying lunch*. On avale un sandwich sans s'asseoir. Pour le reste, c'est le même métier, le même rapport entre les acteurs et avec les techniciens. Les chefs opérateurs sont tout aussi charmeurs, les ingénieurs du son aussi discrets et intéressants.

Que représente ce film pour vous ?

Je rêvais de tourner en France depuis longtemps. Et c'est la première fois que j'y reviens depuis 25 ans. Alors c'était beaucoup d'émotions. L'HERMINE m'a permis de démarrer avec un rôle qui contient peu de dialogues. C'était pratique. A présent, je me sens prête pour tourner d'autres films en France. ■

LISTE **ARTISTIQUE**

FABRICE LUCHINI	MICHEL RACINE
SIDSE BABETT KNUDSEN	DITTE LORENSEN-COTERET
EVA LALLIER	ANN LORENSEN-COTERET

LES JURÉS

CORINNE MASIERO	MARIE-JEANNE METZER
SOPHIE-MARIE LARROUY	CORALIE MARCIANO
FOUZIA GUEZOUM	NACERA BOUBZIZ
SIMON FERRANTE	SIMON ORVIETO
MOUNDY	YACINE BALAOUI
SERGE FLAMENBAUM	SERGE DEBRUYNE
EMMANUEL RAUSENBERGER	RÉMI KUBIAK
GABRIEL LEBRET	FRANCK LEUWEN
SALMA LAHMER	LA COUSINE

VICTOR PONTECORVO	MARTIAL BECLIN
CANDY MING	JESSICA MARTON
MICHAEL ABITBOUT	L'AVOCAT DE LA DÉFENSE
JENNIFER DECKER (De la comédie française)	L'AVOCATE DE LA DÉFENSE
HÉLÈNE VAN GEENBERGHE	L'AVOCATE ASSISTANTE
CLAIRE ASSALI	L'AVOCATE PARTIE CIVILE
CHLOÉ BERTHIER	LA GREFFIÈRE

LISTE **TECHNIQUE**

UN FILM RÉALISÉ ET ÉCRIT PAR	CHRISTIAN VINCENT
PRODUIT PAR	SIDONIE DUMAS ET MATTHIEU TAROT
UNE PRODUCTION	ALBERTINE PRODUCTIONS
	GAUMONT
	CINÉFRANCE 1888
	FRANCE 2 CINÉMA
PRODUCTION ASSOCIÉE	ENFIN SEUL(S) PRODUCTION
AVEC LA PARTICIPATION DE	CANAL+ / CINÉ+ / FRANCE TÉLÉVISIONS
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	LAURENT DAILLAND (A.F.C.)
CHEF MONTEUR	YVES DESCHAMPS
CHEF OPÉRATEUR DU SON	PHILIPPE FABBRI
MIXEUR	ERIC TISSERAND
CHEF DÉCORATEUR	PATRICK DURAND
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR	FRÉDÉRIC ALEXANDRE
DIRECTRICE DE CASTING	TATIANA VIALLE (ARDA)
SCRIPTE	MARIANNE FRICHEAU
CHEF COSTUMIÈRE	CAROLE GÉRARD
CHEF MAQUILLEUSE	MICHELLE CONSTANTINIDES
RÉGISSEUR GÉNÉRAL	DIDIER CARREL
DIRECTEUR DE PRODUCTION	JEAN-JACQUES ALBERT
DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION	NICOLAS BAUDENS
PHOTOGRAPHE PLATEAU	JÉRÔME PRÉBOIS

MUSIQUE ORIGINALECOMPOSÉE PAR CLAIRE DENAMUR
(EDITIONS MAKHNO – EDITIONS FLUMINENSE – EDITIONS LA MARGUERITE)

© 2015 ALBERTINE PRODUCTIONS – GAUMONT – CINÉFRANCE 1888 – FRANCE 2 CINÉMA
VISA D'EXPLOITATION N° 140.005

Gaumont
depuis que le cinéma existe

120 ans

The ALAMO